



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 30 (1931), p. 593-618

Raymond Weill

La racine . . . , (i) «être» génératrice de formes verbales et de noms de personnes.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711622	<i>BIFAO 126</i>	
9782724711059	<i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i>	Chloé Ragazzoli
9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)
9782724711615	<i>Le temple de Dendara X. Les chapelles osiriennes</i>	Sylvie Cauville, Oussama Bassiouni, Matjaž Kažničnik, Bernard Lenthéric
9782724711707	????? ?????????? ??????? ???? ?? ???????	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
???	????? ?? ??????? ??????? ?? ????????? ?????????????	
????????????	???????????? ??????? ??????? ?? ??? ??????? ??????;	

LA RACINE 𐌲, 𐌶 «ÊTRE»

GÉNÉRATRICE DE FORMES VERBALES

ET DE NOMS DE PERSONNES

PAR

M. RAYMOND WEILL.

I

On se rappelle que l'ordinaire 𐌲𐌶 «être» se rencontre à la plus ancienne époque, assez fréquemment, écrit par le 𐌲 simple, devant le suffixe : 𐌲𐌶, 𐌲𐌶𐌰, particulièrement remarquable à cause du jeu de syllabique que cette combinaison comporte, aussi 𐌲𐌶𐌰, 𐌲𐌶𐌰; et devant le nom, écrit par le 𐌲 multiple, 𐌲𐌲𐌲 ou 𐌲𐌲𐌲𐌶⁽¹⁾. A plusieurs reprises il a été indiqué que dans les formes suffixiales construites sur 𐌲, le *w* de *iw* devait manquer effectivement⁽²⁾; en dernier lieu cependant, on voit Erman admettre que dans 𐌲𐌲𐌲 aussi bien que dans 𐌲𐌶𐌰, «vieux jeux d'écriture», ou dans 𐌲𐌶𐌰, etc., il faut lire *iw*, *iw-f*, *iw-k* comme avec l'habituelle orthographe⁽³⁾.

Le problème de cette lecture se complique et s'élargit lorsqu'on entrevoit, dans un certain nombre de cas des formes suffixiales qu'on vient de dire, que le pronom explicitement écrit y figure, non en qualité de suffixe, mais parce qu'il est incorporé dans le vocable du verbe, s'agissant non point d'une incorporation apparente, résultant d'une habitude graphique abusive, et telle qu'il conviendrait de lire, dans les cas en question, au lieu de *iw-f* etc., *iw* tout court, mais bien d'une incorporation réelle, linguistique, la formation suffixiale entière se trouvant entrée dans le sens du verbe simple. Cela s'observe le plus nettement sur 𐌲𐌶𐌰, dont l'étrange écriture avec le syllabique de *iwf* «viande», accuse dès l'abord que le *-f* final est senti comme faisant corps

⁽¹⁾ *Wörterbuch*, I, p. 42.

⁽²⁾ MASPERO dans *Rec. de travaux*, XII (1892), p. 153, n. 2, sur 𐌲𐌶𐌰 et 𐌲𐌶𐌰; SCHACKENBURG, *Aeg. Studien*, I (1893), p. 1, 55; *Wörterbuch*, *loc. cit.* (1925).

SCHACKENBURG, *Aeg. Studien*, I (1893), p. 1, 55; *Wörterbuch*, *loc. cit.* (1925).

⁽³⁾ ERMAN, *Gr.*⁴ (1928), § 338 a.

On n'échappe pas à la nécessité de reconnaître en ces exemples, dans 𐀀𐀁, une conjonction initiale, celle qui serait formulée 𐀀𐀂 dans la langue ordinaire. Il en résulte immédiatement que sa lecture est certaine aussi, *is* simplement et non pas *iwš*, cette particule, d'ailleurs connue et conservée à toute époque dans d'autres emplois syntactiques, se retrouvant dans sa vieille fonction d'introducteur de phrase à partir de la XVIII^e dynastie, ouvrant des phrases qui le plus souvent sont interrogatives ou de nuance interrogative, mais parmi lesquelles on rencontre aussi des phrases directes⁽¹⁾ : 𐀀𐀁𐀃𐀄𐀅𐀆𐀇𐀈𐀉𐀊𐀋𐀌𐀍𐀎𐀏𐀐𐀑𐀒𐀓𐀔𐀕𐀖𐀗𐀘𐀙𐀚𐀛𐀜𐀝𐀞𐀟𐀠𐀡𐀢𐀣𐀤𐀥𐀦𐀧𐀨𐀩𐀪𐀫𐀬𐀭𐀮𐀯𐀰𐀱𐀲𐀳𐀴𐀵𐀶𐀷𐀸𐀹𐀺𐀻𐀼𐀽𐀾𐀿𐁀𐁁𐁂𐁃𐁄𐁅𐁆𐁇𐁈𐁉𐁊𐁋𐁌𐁍𐁎𐁏𐁐𐁑𐁒𐁓𐁔𐁕𐁖𐁗𐁘𐁙𐁚𐁛𐁜𐁝𐁞𐁟𐁠𐁡𐁢𐁣𐁤𐁥𐁦𐁧𐁨𐁩𐁪𐁫𐁬𐁭𐁮𐁯𐁰𐁱𐁲𐁳𐁴𐁵𐁶𐁷𐁸𐁹𐁺𐁻𐁼𐁽𐁾𐁿𐂀𐂁𐂂𐂃𐂄𐂅𐂆𐂇𐂈𐂉𐂊𐂋𐂌𐂍𐂎𐂏𐂐𐂑𐂒𐂓𐂔𐂕𐂖𐂗𐂘𐂙𐂚𐂛𐂜𐂝𐂞𐂟𐂠𐂡𐂢𐂣𐂤𐂥𐂦𐂧𐂨𐂩𐂪𐂫𐂬𐂭𐂮𐂯𐂰𐂱𐂲𐂳𐂴𐂵𐂶𐂷𐂸𐂹𐂺𐂻𐂼𐂽𐂾𐂿𐃀𐃁𐃂𐃃𐃄𐃅𐃆𐃇𐃈𐃉𐃊𐃋𐃌𐃍𐃎𐃏𐃐𐃑𐃒𐃓𐃔𐃕𐃖𐃗𐃘𐃙𐃚𐃛𐃜𐃝𐃞𐃟𐃠𐃡𐃢𐃣𐃤𐃥𐃦𐃧𐃨𐃩𐃪𐃫𐃬𐃭𐃮𐃯𐃰𐃱𐃲𐃳𐃴𐃵𐃶𐃷𐃸𐃹𐃺𐃻𐃼𐃽𐃾𐃿𐄀𐄁𐄂𐄃𐄄𐄅𐄆𐄇𐄈𐄉𐄊𐄋𐄌𐄍𐄎𐄏𐄐𐄑𐄒𐄓𐄔𐄕𐄖𐄗𐄘𐄙𐄚𐄛𐄜𐄝𐄞𐄟𐄠𐄡𐄢𐄣𐄤𐄥𐄦𐄧𐄨𐄩𐄪𐄫𐄬𐄭𐄮𐄯𐄰𐄱𐄲𐄳𐄴𐄵𐄶𐄷𐄸𐄹𐄺𐄻𐄼𐄽𐄾𐄿𐅀𐅁𐅂𐅃𐅄𐅅𐅆𐅇𐅈𐅉𐅊𐅋𐅌𐅍𐅎𐅏𐅐𐅑𐅒𐅓𐅔𐅕𐅖𐅗𐅘𐅙𐅚𐅛𐅜𐅝𐅞𐅟𐅠𐅡𐅢𐅣𐅤𐅥𐅦𐅧𐅨𐅩𐅪𐅫𐅬𐅭𐅮𐅯𐅰𐅱𐅲𐅳𐅴𐅵𐅶𐅷𐅸𐅹𐅺𐅻𐅼𐅽𐅾𐅿𐆀𐆁𐆂𐆃𐆄𐆅𐆆𐆇𐆈𐆉𐆊𐆋𐆌𐆍𐆎𐆏𐆐𐆑𐆒𐆓𐆔𐆕𐆖𐆗𐆘𐆙𐆚𐆛𐆜𐆝𐆞𐆟𐆠𐆡𐆢𐆣𐆤𐆥𐆦𐆧𐆨𐆩𐆪𐆫𐆬𐆭𐆮𐆯𐆰𐆱𐆲𐆳𐆴𐆵𐆶𐆷𐆸𐆹𐆺𐆻𐆼𐆽𐆾𐆿𐇀𐇁𐇂𐇃𐇄𐇅𐇆𐇇𐇈𐇉𐇊𐇋𐇌𐇍𐇎𐇏𐇐𐇑𐇒𐇓𐇔𐇕𐇖𐇗𐇘𐇙𐇚𐇛𐇜𐇝𐇞𐇟𐇠𐇡𐇢𐇣𐇤𐇥𐇦𐇧𐇨𐇩𐇪𐇫𐇬𐇭𐇮𐇯𐇰𐇱𐇲𐇳𐇴𐇵𐇶𐇷𐇸𐇹𐇺𐇻𐇼𐇽𐇾𐇿𐈀𐈁𐈂𐈃𐈄𐈅𐈆𐈇𐈈𐈉𐈊𐈋𐈌𐈍𐈎𐈏𐈐𐈑𐈒𐈓𐈔𐈕𐈖𐈗𐈘𐈙𐈚𐈛𐈜𐈝𐈞𐈟𐈠𐈡𐈢𐈣𐈤𐈥𐈦𐈧𐈨𐈩𐈪𐈫𐈬𐈭𐈮𐈯𐈰𐈱𐈲𐈳𐈴𐈵𐈶𐈷𐈸𐈹𐈺𐈻𐈼𐈽𐈾𐈿𐉀𐉁𐉂𐉃𐉄𐉅𐉆𐉇𐉈𐉉𐉊𐉋𐉌𐉍𐉎𐉏𐉐𐉑𐉒𐉓𐉔𐉕𐉖𐉗𐉘𐉙𐉚𐉛𐉜𐉝𐉞𐉟𐉠𐉡𐉢𐉣𐉤𐉥𐉦𐉧𐉨𐉩𐉪𐉫𐉬𐉭𐉮𐉯𐉰𐉱𐉲𐉳𐉴𐉵𐉶𐉷𐉸𐉹𐉺𐉻𐉼𐉽𐉾𐉿𐊀𐊁𐊂𐊃𐊄𐊅𐊆𐊇𐊈𐊉𐊊𐊋𐊌𐊍𐊎𐊏𐊐𐊑𐊒𐊓𐊔𐊕𐊖𐊗𐊘𐊙𐊚𐊛𐊜𐊝𐊞𐊟𐊠𐊡𐊢𐊣𐊤𐊥𐊦𐊧𐊨𐊩𐊪𐊫𐊬𐊭𐊮𐊯𐊰𐊱𐊲𐊳𐊴𐊵𐊶𐊷𐊸𐊹𐊺𐊻𐊼𐊽𐊾𐊿𐋀𐋁𐋂𐋃𐋄𐋅𐋆𐋇𐋈𐋉𐋊𐋋𐋌𐋍𐋎𐋏𐋐𐋑𐋒𐋓𐋔𐋕𐋖𐋗𐋘𐋙𐋚𐋛𐋜𐋝𐋞𐋟𐋠𐋡𐋢𐋣𐋤𐋥𐋦𐋧𐋨𐋩𐋪𐋫𐋬𐋭𐋮𐋯𐋰𐋱𐋲𐋳𐋴𐋵𐋶𐋷𐋸𐋹𐋺𐋻𐋼𐋽𐋾𐋿𐌀𐌁𐌂𐌃𐌄𐌅𐌆𐌇𐌈𐌉𐌊𐌋𐌌𐌍𐌎𐌏𐌐𐌑𐌒𐌓𐌔𐌕𐌖𐌗𐌘𐌙𐌚𐌛𐌜𐌝𐌞𐌟𐌠𐌡𐌢𐌣𐌤𐌥𐌦𐌧𐌨𐌩𐌪𐌫𐌬𐌭𐌮𐌯𐌰𐌱𐌲𐌳𐌴𐌵𐌶𐌷𐌸𐌹𐌺𐌻𐌼𐌽𐌾𐌿𐍀𐍁𐍂𐍃𐍄𐍅𐍆𐍇𐍈𐍉𐍊𐍋𐍌𐍍𐍎𐍏𐍐𐍑𐍒𐍓𐍔𐍕𐍖𐍗𐍘𐍙𐍚𐍛𐍜𐍝𐍞𐍟𐍠𐍡𐍢𐍣𐍤𐍥𐍦𐍧𐍨𐍩𐍪𐍫𐍬𐍭𐍮𐍯𐍰𐍱𐍲𐍳𐍴𐍵𐍶𐍷𐍸𐍹𐍺𐍻𐍼𐍽𐍾𐍿𐎀𐎁𐎂𐎃𐎄𐎅𐎆𐎇𐎈𐎉𐎊𐎋𐎌𐎍𐎎𐎏𐎐𐎑𐎒𐎓𐎔𐎕𐎖𐎗𐎘𐎙𐎚𐎛𐎜𐎝𐎞𐎟𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩𐎪𐎫𐎬𐎭𐎮𐎯𐎰𐎱𐎲𐎳𐎴𐎵𐎶𐎷𐎸𐎹𐎺𐎻𐎼𐎽𐎾𐎿𐏀𐏁𐏂𐏃𐏄𐏅𐏆𐏇𐏈𐏉𐏊𐏋𐏌𐏍𐏎𐏏𐏐𐏑𐏒𐏓𐏔𐏕𐏖𐏗𐏘𐏙𐏚𐏛𐏜𐏝𐏞𐏟𐏠𐏡𐏢𐏣𐏤𐏥𐏦𐏧𐏨𐏩𐏪𐏫𐏬𐏭𐏮𐏯𐏰𐏱𐏲𐏳𐏴𐏵𐏶𐏷𐏸𐏹𐏺𐏻𐏼𐏽𐏾𐏿𐐀𐐁𐐂𐐃𐐄𐐅𐐆𐐇𐐈𐐉𐐊𐐋𐐌𐐍𐐎𐐏𐐐𐐑𐐒𐐓𐐔𐐕𐐖𐐗𐐘𐐙𐐚𐐛𐐜𐐝𐐞𐐟𐐠𐐡𐐢𐐣𐐤𐐥𐐦𐐧𐐨𐐩𐐪𐐫𐐬𐐭𐐮𐐯𐐰𐐱𐐲𐐳𐐴𐐵𐐶𐐷𐐸𐐹𐐺𐐻𐐼𐐽𐐾𐐿𐑀𐑁𐑂𐑃𐑄𐑅𐑆𐑇𐑈𐑉𐑊𐑋𐑌𐑍𐑎𐑏𐑐𐑑𐑒𐑓𐑔𐑕𐑖𐑗𐑘𐑙𐑚𐑛𐑜𐑝𐑞𐑟𐑠𐑡𐑢𐑣𐑤𐑥𐑦𐑧𐑨𐑩𐑪𐑫𐑬𐑭𐑮𐑯𐑰𐑱𐑲𐑳𐑴𐑵𐑶𐑷𐑸𐑹𐑺𐑻𐑼𐑽𐑾𐑿𐒀𐒁𐒂𐒃𐒄𐒅𐒆𐒇𐒈𐒉𐒊𐒋𐒌𐒍𐒎𐒏𐒐𐒑𐒒𐒓𐒔𐒕𐒖𐒗𐒘𐒙𐒚𐒛𐒜𐒝𐒞𐒟𐒠𐒡𐒢𐒣𐒤𐒥𐒦𐒧𐒨𐒩𐒪𐒫𐒬𐒭𐒮𐒯𐒰𐒱𐒲𐒳𐒴𐒵𐒶𐒷𐒸𐒹𐒺𐒻𐒼𐒽𐒾𐒿𐓀𐓁𐓂𐓃𐓄𐓅𐓆𐓇𐓈𐓉𐓊𐓋𐓌𐓍𐓎𐓏𐓐𐓑𐓒𐓓𐓔𐓕𐓖𐓗𐓘𐓙𐓚𐓛𐓜𐓝𐓞𐓟𐓠𐓡𐓢𐓣𐓤𐓥𐓦𐓧𐓨𐓩𐓪𐓫𐓬𐓭𐓮𐓯𐓰𐓱𐓲𐓳𐓴𐓵𐓶𐓷𐓸𐓹𐓺𐓻𐓼𐓽𐓾𐓿𐔀𐔁𐔂𐔃𐔄𐔅𐔆𐔇𐔈𐔉𐔊𐔋𐔌𐔍𐔎𐔏𐔐𐔑𐔒𐔓𐔔𐔕𐔖𐔗𐔘𐔙𐔚𐔛𐔜𐔝𐔞𐔟𐔠𐔡𐔢𐔣𐔤𐔥𐔦𐔧𐔨𐔩𐔪𐔫𐔬𐔭𐔮𐔯𐔰𐔱𐔲𐔳𐔴𐔵𐔶𐔷𐔸𐔹𐔺𐔻𐔼𐔽𐔾𐔿𐕀𐕁𐕂𐕃𐕄𐕅𐕆𐕇𐕈𐕉𐕊𐕋𐕌𐕍𐕎𐕏𐕐𐕑𐕒𐕓𐕔𐕕𐕖𐕗𐕘𐕙𐕚𐕛𐕜𐕝𐕞𐕟𐕠𐕡𐕢𐕣𐕤𐕥𐕦𐕧𐕨𐕩𐕪𐕫𐕬𐕭𐕮𐕯𐕰𐕱𐕲𐕳𐕴𐕵𐕶𐕷𐕸𐕹𐕺𐕻𐕼𐕽𐕾𐕿𐖀𐖁𐖂𐖃𐖄𐖅𐖆𐖇𐖈𐖉𐖊𐖋𐖌𐖍𐖎𐖏𐖐𐖑𐖒𐖓𐖔𐖕𐖖𐖗𐖘𐖙𐖚𐖛𐖜𐖝𐖞𐖟𐖠𐖡𐖢𐖣𐖤𐖥𐖦𐖧𐖨𐖩𐖪𐖫𐖬𐖭𐖮𐖯𐖰𐖱𐖲𐖳𐖴𐖵𐖶𐖷𐖸𐖹𐖺𐖻𐖼𐖽𐖾𐖿𐗀𐗁𐗂𐗃𐗄𐗅𐗆𐗇𐗈𐗉𐗊𐗋𐗌𐗍𐗎𐗏𐗐𐗑𐗒𐗓𐗔𐗕𐗖𐗗𐗘𐗙𐗚𐗛𐗜𐗝𐗞𐗟𐗠𐗡𐗢𐗣𐗤𐗥𐗦𐗧𐗨𐗩𐗪𐗫𐗬𐗭𐗮𐗯𐗰𐗱𐗲𐗳𐗴𐗵𐗶𐗷𐗸𐗹𐗺𐗻𐗼𐗽𐗾𐗿𐘀𐘁𐘂𐘃𐘄𐘅𐘆𐘇𐘈𐘉𐘊𐘋𐘌𐘍𐘎𐘏𐘐𐘑𐘒𐘓𐘔𐘕𐘖𐘗𐘘𐘙𐘚𐘛𐘜𐘝𐘞𐘟𐘠𐘡𐘢𐘣𐘤𐘥𐘦𐘧𐘨𐘩𐘪𐘫𐘬𐘭𐘮𐘯𐘰𐘱𐘲𐘳𐘴𐘵𐘶𐘷𐘸𐘹𐘺𐘻𐘼𐘽𐘾𐘿𐙀𐙁𐙂𐙃𐙄𐙅𐙆𐙇𐙈𐙉𐙊𐙋𐙌𐙍𐙎𐙏𐙐𐙑𐙒𐙓𐙔𐙕𐙖𐙗𐙘𐙙𐙚𐙛𐙜𐙝𐙞𐙟𐙠𐙡𐙢𐙣𐙤𐙥𐙦𐙧𐙨𐙩𐙪𐙫𐙬𐙭𐙮𐙯𐙰𐙱𐙲𐙳𐙴𐙵𐙶𐙷𐙸𐙹𐙺𐙻𐙼𐙽𐙾𐙿𐚀𐚁𐚂𐚃𐚄𐚅𐚆𐚇𐚈𐚉𐚊𐚋𐚌𐚍𐚎𐚏𐚐𐚑𐚒𐚓𐚔𐚕𐚖𐚗𐚘𐚙𐚚𐚛𐚜𐚝𐚞𐚟𐚠𐚡𐚢𐚣𐚤𐚥𐚦𐚧𐚨𐚩𐚪𐚫𐚬𐚭𐚮𐚯𐚰𐚱𐚲𐚳𐚴𐚵𐚶𐚷𐚸𐚹𐚺𐚻𐚼𐚽𐚾𐚿𐛀𐛁𐛂𐛃𐛄𐛅𐛆𐛇𐛈𐛉𐛊𐛋𐛌𐛍𐛎𐛏𐛐𐛑𐛒𐛓𐛔𐛕𐛖𐛗𐛘𐛙𐛚𐛛𐛜𐛝𐛞𐛟𐛠𐛡𐛢𐛣𐛤𐛥𐛦𐛧𐛨𐛩𐛪𐛫𐛬𐛭𐛮𐛯𐛰𐛱𐛲𐛳𐛴𐛵𐛶𐛷𐛸𐛹𐛺𐛻𐛼𐛽𐛾𐛿𐜀𐜁𐜂𐜃𐜄𐜅𐜆𐜇𐜈𐜉𐜊𐜋𐜌𐜍𐜎𐜏𐜐𐜑𐜒𐜓𐜔𐜕𐜖𐜗𐜘𐜙𐜚𐜛𐜜𐜝𐜞𐜟𐜠𐜡𐜢𐜣𐜤𐜥𐜦𐜧𐜨𐜩𐜪𐜫𐜬𐜭𐜮𐜯𐜰𐜱𐜲𐜳𐜴𐜵𐜶𐜷𐜸𐜹𐜺𐜻𐜼𐜽𐜾𐜿𐝀𐝁𐝂𐝃𐝄𐝅𐝆𐝇𐝈𐝉𐝊𐝋𐝌𐝍𐝎𐝏𐝐𐝑𐝒𐝓𐝔𐝕𐝖𐝗𐝘𐝙𐝚𐝛𐝜𐝝𐝞𐝟𐝠𐝡𐝢𐝣𐝤𐝥𐝦𐝧𐝨𐝩𐝪𐝫𐝬𐝭𐝮𐝯𐝰𐝱𐝲𐝳𐝴𐝵𐝶𐝷𐝸𐝹𐝺𐝻𐝼𐝽𐝾𐝿𐞀𐞁𐞂𐞃𐞄𐞅𐞆𐞇𐞈𐞉𐞊𐞋𐞌𐞍𐞎𐞏𐞐𐞑𐞒𐞓𐞔𐞕𐞖𐞗𐞘𐞙𐞚𐞛𐞜𐞝𐞞𐞟𐞠𐞡𐞢𐞣𐞤𐞥𐞦𐞧𐞨𐞩𐞪𐞫𐞬𐞭𐞮𐞯𐞰𐞱𐞲𐞳𐞴𐞵𐞶𐞷𐞸𐞹𐞺𐞻𐞼𐞽𐞾𐞿𐟀𐟁𐟂𐟃𐟄𐟅𐟆𐟇𐟈𐟉𐟊𐟋𐟌𐟍𐟎𐟏𐟐𐟑𐟒𐟓𐟔𐟕𐟖𐟗𐟘𐟙𐟚𐟛𐟜𐟝𐟞𐟟𐟠𐟡𐟢𐟣𐟤𐟥𐟦𐟧𐟨𐟩𐟪𐟫𐟬𐟭𐟮𐟯𐟰𐟱𐟲𐟳𐟴𐟵𐟶𐟷𐟸𐟹𐟺𐟻𐟼𐟽𐟾𐟿𐠀𐠁𐠂𐠃𐠄𐠅𐠆𐠇𐠈𐠉𐠊𐠋𐠌𐠍𐠎𐠏𐠐𐠑𐠒𐠓𐠔𐠕𐠖𐠗𐠘𐠙𐠚𐠛𐠜𐠝𐠞𐠟𐠠𐠡𐠢𐠣𐠤𐠥𐠦𐠧𐠨𐠩𐠪𐠫𐠬𐠭𐠮𐠯𐠰𐠱𐠲𐠳𐠴𐠵𐠶𐠷𐠸𐠹𐠺𐠻𐠼𐠽𐠾𐠿𐡀𐡁𐡂𐡃𐡄𐡅𐡆𐡇𐡈𐡉𐡊𐡋𐡌𐡍𐡎𐡏𐡐𐡑𐡒𐡓𐡔𐡕𐡖𐡗𐡘𐡙𐡚𐡛𐡜𐡝𐡞𐡟𐡠𐡡𐡢𐡣𐡤𐡥𐡦𐡧𐡨𐡩𐡪𐡫𐡬𐡭𐡮𐡯𐡰𐡱𐡲𐡳𐡴𐡵𐡶𐡷𐡸𐡹𐡺𐡻𐡼𐡽𐡾𐡿𐢀𐢁𐢂𐢃𐢄𐢅𐢆𐢇𐢈𐢉𐢊𐢋𐢌𐢍𐢎𐢏𐢐𐢑𐢒𐢓𐢔𐢕𐢖𐢗𐢘𐢙𐢚𐢛𐢜𐢝𐢞𐢟𐢠𐢡𐢢𐢣𐢤𐢥𐢦𐢧𐢨𐢩𐢪𐢫𐢬𐢭𐢮𐢯𐢰𐢱𐢲𐢳𐢴𐢵𐢶𐢷𐢸𐢹𐢺𐢻𐢼𐢽𐢾𐢿𐣀𐣁𐣂𐣃𐣄𐣅𐣆𐣇𐣈𐣉𐣊𐣋𐣌𐣍𐣎𐣏𐣐𐣑𐣒𐣓𐣔𐣕𐣖𐣗𐣘𐣙𐣚𐣛𐣜𐣝𐣞𐣟𐣠𐣡𐣢𐣣𐣤𐣥𐣦𐣧𐣨𐣩𐣪𐣫𐣬𐣭𐣮𐣯𐣰𐣱𐣲𐣳𐣴𐣵𐣶𐣷𐣸𐣹𐣺𐣻𐣼𐣽𐣾𐣿𐤀𐤁𐤂𐤃𐤄𐤅𐤆𐤇𐤈𐤉𐤊𐤋𐤌𐤍𐤎𐤏𐤐𐤑𐤒𐤓𐤔𐤕𐤖𐤗𐤘𐤙𐤚𐤛𐤜𐤝𐤞𐤟𐤠𐤡𐤢𐤣𐤤𐤥𐤦𐤧𐤨𐤩𐤪𐤫𐤬𐤭𐤮𐤯𐤰𐤱𐤲𐤳𐤴𐤵𐤶𐤷𐤸𐤹𐤺𐤻𐤼𐤽𐤾𐤿𐥀𐥁𐥂𐥃𐥄𐥅𐥆𐥇𐥈𐥉𐥊𐥋𐥌𐥍𐥎𐥏𐥐𐥑𐥒𐥓𐥔𐥕𐥖𐥗𐥘𐥙𐥚𐥛𐥜𐥝𐥞𐥟𐥠𐥡𐥢𐥣𐥤𐥥𐥦𐥧𐥨𐥩𐥪𐥫𐥬𐥭𐥮𐥯𐥰𐥱𐥲𐥳𐥴𐥵𐥶𐥷𐥸𐥹𐥺𐥻𐥼𐥽𐥾𐥿𐦀𐦁𐦂𐦃𐦄𐦅𐦆𐦇𐦈𐦉𐦊𐦋𐦌𐦍𐦎𐦏𐦐𐦑𐦒𐦓𐦔𐦕𐦖𐦗𐦘𐦙𐦚𐦛𐦜𐦝𐦞𐦟𐦠𐦡𐦢𐦣𐦤𐦥𐦦𐦧𐦨𐦩𐦪𐦫𐦬𐦭𐦮𐦯𐦰𐦱𐦲𐦳𐦴𐦵𐦶𐦷𐦸𐦹𐦺𐦻𐦼𐦽𐦾𐦿𐧀𐧁𐧂𐧃𐧄𐧅𐧆𐧇𐧈𐧉𐧊𐧋𐧌𐧍𐧎𐧏𐧐𐧑𐧒𐧓𐧔𐧕𐧖𐧗𐧘𐧙𐧚𐧛𐧜𐧝𐧞𐧟𐧠𐧡𐧢𐧣𐧤𐧥𐧦𐧧𐧨𐧩𐧪𐧫𐧬𐧭𐧮𐧯𐧰𐧱𐧲𐧳𐧴𐧵𐧶𐧷𐧸𐧹𐧺𐧻𐧼𐧽𐧾𐧿𐨀𐨁𐨂𐨃𐨄𐨅𐨆𐨇𐨈𐨉𐨊𐨋𐨌𐨍𐨎𐨏𐨐𐨑𐨒𐨓𐨔𐨕𐨖𐨗𐨘𐨙𐨚𐨛𐨜𐨝𐨞𐨟𐨠𐨡𐨢𐨣𐨤𐨥𐨦𐨧𐨨𐨩𐨪𐨫𐨬𐨭𐨮𐨯𐨰𐨱𐨲𐨳𐨴𐨵𐨶𐨷𐨹𐨺𐨸𐨻𐨼𐨽𐨾𐨿𐩀𐩁𐩂𐩃𐩄𐩅𐩆𐩇𐩈𐩉𐩊𐩋𐩌𐩍𐩎𐩏𐩐𐩑𐩒𐩓𐩔𐩕𐩖𐩗𐩘𐩙𐩚𐩛𐩜𐩝𐩞𐩟𐩠𐩡𐩢𐩣𐩤𐩥𐩦𐩧𐩨𐩩𐩪𐩫𐩬𐩭𐩮𐩯𐩰𐩱𐩲𐩳𐩴𐩵𐩶𐩷𐩸𐩹𐩺𐩻𐩼𐩽𐩾𐩿𐪀𐪁𐪂𐪃𐪄𐪅𐪆𐪇𐪈𐪉𐪊𐪋𐪌𐪍𐪎𐪏𐪐𐪑𐪒𐪓𐪔𐪕𐪖𐪗𐪘𐪙𐪚𐪛𐪜𐪝𐪞𐪟𐪠𐪡𐪢𐪣𐪤𐪥𐪦𐪧𐪨𐪩𐪪𐪫𐪬𐪭𐪮𐪯𐪰𐪱𐪲𐪳𐪴𐪵𐪶𐪷𐪸𐪹𐪺𐪻𐪼𐪽𐪾𐪿𐫀𐫁𐫂𐫃𐫄𐫅𐫆𐫇𐫈𐫉𐫊𐫋𐫌𐫍𐫎𐫏𐫐𐫑𐫒𐫓𐫔𐫕𐫖𐫗𐫘𐫙𐫚𐫛𐫜𐫝𐫞𐫟𐫠𐫡𐫢𐫣𐫤𐫦𐫥𐫧𐫨𐫩𐫪𐫫𐫬𐫭𐫮𐫯𐫰𐫱𐫲𐫳𐫴𐫵𐫶𐫷𐫸𐫹𐫺𐫻𐫼𐫽𐫾𐫿𐬀𐬁𐬂𐬃𐬄𐬅𐬆𐬇𐬈𐬉𐬊𐬋𐬌𐬍𐬎𐬏𐬐𐬑𐬒𐬓𐬔𐬕𐬖𐬗𐬘𐬙𐬚𐬛𐬜𐬝𐬞𐬟𐬠𐬡𐬢𐬣𐬤𐬥𐬦𐬧𐬨𐬩𐬪𐬫𐬬𐬭𐬮𐬯𐬰𐬱𐬲𐬳𐬴𐬵𐬶𐬷𐬸𐬹𐬺𐬻𐬼𐬽𐬾𐬿𐭀𐭁𐭂𐭃𐭄𐭅𐭆𐭇𐭈𐭉𐭊𐭋𐭌𐭍𐭎𐭏𐭐𐭑𐭒𐭓𐭔𐭕𐭖𐭗𐭘𐭙𐭚𐭛𐭜𐭝𐭞𐭟𐭠𐭡𐭢𐭣𐭤𐭥𐭦𐭧𐭨𐭩𐭪𐭫𐭬𐭭𐭮𐭯𐭰𐭱𐭲𐭳𐭴𐭵𐭶𐭷𐭸𐭹𐭺𐭻𐭼𐭽𐭾𐭿𐮀𐮁𐮂𐮃𐮄𐮅𐮆𐮇𐮈𐮉𐮊𐮋𐮌𐮍𐮎𐮏𐮐𐮑𐮒𐮓𐮔𐮕𐮖𐮗𐮘𐮙𐮚𐮛𐮜𐮝𐮞𐮟𐮠𐮡𐮢𐮣𐮤𐮥𐮦𐮧𐮨𐮩𐮪𐮫𐮬𐮭𐮮𐮯𐮰𐮱𐮲𐮳𐮴𐮵𐮶𐮷𐮸𐮹𐮺𐮻𐮼𐮽𐮾𐮿𐯀𐯁𐯂𐯃𐯄𐯅𐯆𐯇𐯈𐯉𐯊𐯋𐯌𐯍𐯎𐯏𐯐𐯑𐯒𐯓𐯔𐯕𐯖𐯗𐯘

mer qu'elle ne donne point lieu à remarques du même ordre. Normalement, toutefois, le sens et la lecture en *-k* pronom sont clairs, dans :

Pyr. 1874 : $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$ «Tu es pour N, et N est pour toi».

Mais c'est un autre mot $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$, bien probablement, qui figure dans les deux passages de *Pyr.* qu'on va voir, très singulièrement en variante, chaque fois, avec une expression $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$ dont l'interprétation est fort obscure.

Pyr. 914-915 : $\left\{ \begin{array}{l} \text{«Où va-t-il?»} \\ \text{«Où vas-tu?»} \end{array} \right\}$ N va au ciel, N va voir son père, N va voir Re;
 $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$ $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$... vers les Résidences hautes ... »

Pyr. 911 : «Mère de ce N! $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$ Donne-lui ton sein, $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$
 $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$ pour l'allaiter de ce sein»
 $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$ pour l'allaiter »

Maspero a traduit $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$, $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$ des deux places par «appeler» ou «acclamer»⁽¹⁾; ce pourrait être le verbe $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$ même que nous avons eu à interpréter, incidemment, dans la phrase de *Pyr.* 959 vue un peu plus haut, et alors on serait tenté de voir dans $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$ ou $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$ de l'expression parallèle un autre vocable «crier», ou de sens analogue, en relation possible avec la particule d'interpellation $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$, $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$ que les *Pyr.* connaissent⁽²⁾. Mais cela est problématique, d'autant qu'immédiatement avant le passage de 914-915 cité ci-dessus, et en liaison, on trouve en variante :

Pyr. 914 : $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$ $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$ «Ce N, où va-t-il?»
 $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$ $\left\{ \begin{array}{l} \text{[N]} \\ \text{[N]} \end{array} \right\}$ «. où vas-tu?»

On résoudreait à peu près la difficulté en traduisant, dans la dernière version, par la particule d'interpellation qu'on vient d'apercevoir : «Ô N! où

⁽¹⁾ MASPERO dans *Rec. de travaux*, V (1884), des *Pyramides*, I, p. 65, et II (*Vocabulaire*), p. 186, 187. n° 259, 260.

⁽²⁾ Cf. la traduction de SPELEERS, *Les textes*

vas-tu?», mais il n'en resterait pas moins qu'en cet exemple, 𐤀𐤀𐤃𐤁 est en parallèle avec le 𐤀 «être» ordinaire, ce qui rouvre le problème de cette forme énigmatique en correspondance avec 𐤀𐤃 dans 914-915 et dans 911; et l'on ne voit guère moyen de l'éclairer.

Certains des résultats qu'on vient d'obtenir semblent pouvoir éclairer l'élaboration des particules, introductives de phrases, construites avec les suffixes s , k et t .

Assez naturellement, toutes les fois que la question de cette analyse s'est présentée, on a pris sous les yeux, d'abord et d'ensemble, les formes d'une sorte de famille particulièrement nombreuse, celles dont l'organisation en $-sk$ ou en $-st$, $-št$, paraît armée sur l'axe radical d'une articulation ou d'un vocable s ; réservant pour des vues de conséquence le petit groupe des formes en t ou t simple, considérées comme dérivées ou dégénérées, et avec une tendance à laisser de côté aussi is , trop longtemps considérée comme seulement enclitique et fonctionnellement étrangère aux formes introductives. Il restait alors, dans la famille principale supposée et plus ou moins explicitement énoncée⁽¹⁾:

𐤀𐤃 ou 𐤀𐤃𐤀 , formes anciennes;

𐤀𐤃𐤀 ou 𐤀𐤃𐤀𐤀 , formes anciennes, quelquefois 𐤀𐤃𐤀 ou 𐤀𐤃 au M. E., 𐤀𐤃𐤀 , rarement 𐤀𐤃 , au N. E.;

avec, en marge, 𐤀 ou 𐤀𐤃 , considéré comme abréviation des précédentes formes en st , etc.

Devant ce tableau, les grammairiens actuels notent que le type général en $-k$ pourrait être une écriture archaïque, peut-être dialectale, du type en $-t$, les écritures normales en 𐤀𐤃 de certains mots se trouvant remplacées parfois, à l'A. E., par des formes en 𐤀 ⁽²⁾. Admettant, toutefois, les deux types différenciés comme des faits d'usage, Erman indique que le type en t ou t serait une forme subséquente du type en k antérieur⁽³⁾. Nous opposerons immédiatement à cela que si l'on trouve bien 𐤀𐤃 abondamment employé aux *Pyr.*, 𐤀𐤃𐤀 s'y rencontre aussi, bien que plus rarement, et surtout 𐤀𐤃𐤀𐤀 avec une fré-

⁽¹⁾ En dernier lieu GARDINER, *Grammar*, §§ 119, 230, 231, 243; ERMAN, *Gr.*⁴, §§ 464-464 b.

⁽²⁾ GARDINER, *loc. cit.*, § 230; ERMAN, *loc. cit.*, § 120.

⁽³⁾ ERMAN, *loc. cit.*, § 464 a.

quence égale à celle de $\text{fl} \text{—}$ (confiné, toutefois, dans la fonction de l'enclitique); de sorte que les deux formes, toutes deux très anciennes, se présentent tout à fait comme contemporaines.

Dans l'ordre de l'étymologie, Gardiner est revenu⁽¹⁾, d'intéressante manière, à cette vue ancienne que *isk* et *ist* sont des dérivés de *is*, qu'il n'envisage d'ailleurs, pour lui reconnaître cette qualité de souche radicale, que dans sa fonction enclitique; la dérivation considérée, que Gardiner, non sans raison, trouve « évidente », est beaucoup plus certaine encore lorsqu'on n'oublie pas *is* introducteur de phrase que l'époque tardive, à coup sûr, a remis en usage, mais dont on constate l'emploi, nous l'avons vu, dans la plus ancienne langue. Quelque peu auparavant Erman-Grapow, tout contrairement, mettaient à part, du *is* enclitique, le *is* du début de phrase du N. E., « sans doute en provenance de *ist* »⁽²⁾; d'après ce qui précède, on croit pouvoir dire que l'indication n'est pas exacte.

Déjà Loret, en 1889, groupait fl , $\text{fl} \text{—}$ et $\text{fl} \text{—}$, *conjunctions*, d'une manière qui impliquait l'idée de la dérivation du premier terme⁽³⁾; mais cette idée remontait bien plus loin. Brugsch avait noté, jadis, que $\text{fl} \text{—}$, $\text{fl} \text{=}$, $\text{fl} \text{—}$ étaient des développements construits sur fl , et, dans un sentiment remarquablement exact, compris que ce mot radical avait probablement le sens d'un *verbe*, « être là . . . » ou analogue⁽⁴⁾. Von Bissing, en 1897, cédant au fait que = et — sont les suffixes de la 2^e personne du fém. et du masc., pensait que la présence d'un verbe devant ces suffixes était certaine, mais, induit par les formes anciennes sans fl à considérer ce *i* comme « prosthétique », attribuait à ce verbe inconnu une forme en *s-* à deuxième radicale disparue, *s*, *s'*, *sj* ou bien *sw*⁽⁵⁾. Plus simplement Spiegelberg, en 1906, voyait en fl un verbe de sens « voir », dont les composés suffixiaux *st* ou *ist*, *sk* ou *isk*, seraient à comprendre « vois toi »⁽⁶⁾.

Toutes ces explications, notamment celles de Brugsch, Spiegelberg, Gardiner, ont ce défaut commun qu'elles s'arrêtent à mi-route, nous voulons dire qu'ayant isolé fl , sous son vêtement de suffixes incorporés, elles ne s'avisent

⁽¹⁾ GARDINER, *loc. cit.*, §§ 119, 231, 247.

⁽²⁾ *Wörterbuch*, I, p. 130.

⁽³⁾ LORET, *Manuel*, p. 66.

⁽⁴⁾ BRUGSCH, *Dictionn.*, V, p. 140.

⁽⁵⁾ BISSING dans *Rec. de travaux*, XIX (1897), p. 192-193.

⁽⁶⁾ SPIEGELBERG dans *Rec. de travaux*, XXVIII (1906), p. 185-187.

point que ce noyau lui-même est analysable, et que β est un premier suffixe annexé par le vocable primordial, avant la soudure du \sphericalangle ou du \equiv de la surface au dernier stade. Cette lacune, on le distingue clairement, vient de ce que la forme $\beta\beta$, très fréquemment rencontrée dans la fonction de l'enclitique et trop exclusivement enregistrée à cette place, restait méconnue dans ses fonctions d'introductive et dans ses relations d'analogie, sinon de parenté étymologique, avec les autres introductives qui s'étaient construites sur elle. Mais une fois mis en lumière *is* particule initiale, équivalente à *iw*, dans la plus ancienne langue, et l'origine de cet *is*, un *i(w)-s* suffixial solidifié, la chute du *w* médial aidant, en un vocable unique « être », — exactement comme *iw-f*, dans le même temps, arrivait à se réduire et se souder en *if* pour signifier « être » — une fois noté tout cela, l'élaboration des formes développées sur *is* apparaît dans le jour nouveau d'un mécanisme qui poursuit ses effets, assez simplement, le long d'une ligne d'orientation déjà fixée.

On voit d'abord que lorsque ce premier composé *is* « être » fut constitué et arrêté, à un stade linguistique très ancien, les besoins du langage adaptèrent le mot à deux fonctions phraséologiques dissemblables, celle de l'enclitique bien connu et celle de la particule introductive. Aux *Pyr.*, la rencontre de l'enclitique est de beaucoup la plus fréquente. La particule d'introduction, moins familière, paraît avoir tendu à s'éteindre; peut-être fut-elle concurrencée, en quelque sorte résorbée, par la forme suffixiale mère *i(w)-s* qui continuait à vivre, s'écrivait $\beta\beta$ et se prononçait *is* sans nul doute : de même un seul combiné $\beta\beta$, toujours écrit ainsi et toujours prononcé *if*, signifiait à la fois *i-f* « il est » et *if* « être ». Or, ce dernier mot s'est évanoui de très bonne heure; est-ce sous des influences concomitantes que *is* « être », introductif, vint à être senti comme insuffisant dans sa forme? Il se produisit alors que cet ancien suffixial cristallisé en verbe, pour retrouver de la force, s'annexa un suffixe supplémentaire, celui de la 2^e personne masc. ou fém. Ainsi prirent naissance *is-t* et *is-k*, formes suffixiales « tu es » en grammaire stricte; mais il est visible que la *personne* suffixiale et le sens suffixial proprement dit, en cette formation, ne furent jamais sentis dans la langue; cet « être-tu », « ton être », signifie seulement « ce qui est te concernant », c'est-à-dire « ce qui est devant toi », simplement « ce qu'il y a », « étant que »; exactement comme, en français, « vous voyez » ou « vous voyez que » en conjonction introductive, dans un

exposé qui ne s'adresse nommément à personne. On se rend compte ainsi que dès le premier moment, le nouveau composé de désinence masc. ou fém. se trouva introduit dans la signification de verbe ou conjonction qui était celle du noyau antérieur.

Acquisition précieuse, quant aux explications qui nous occupent, que d'avoir éclairci le mécanisme sémantique de cette adaptation d'une expression « tu es » au sens « être »; car le phénomène fut exactement le même, au stade des formations antérieures qui produisirent *is* « être » et *if* « être », en transposition du sens des suffixiaux *i-s*, *i-f*, « elle est », « il est ». Ces dernières expressions, comme on vient de le voir pour les complexes du degré supérieur, peuvent signifier « son être », c'est-à-dire « ce qui est quant à lui (ou elle) », la personne dont on semble parler restant foncièrement indéterminée et « ce qui est pour lui », dès lors, voulant simplement dire « ce qu'il y a », « il y a que ». Ainsi nous aboutissons à l'explication complète de cette dualité de signification, singulière au prime abord, dont le fait s'était imposé à nous lors de l'examen de $\downarrow \text{ }^{\text{sk}}$, « il est » et aussi « être », au début de cette analyse.

Revenant à *ist* et *isk* des formations du dernier stade, nous avons à noter encore que sitôt constitués, ces nouveaux termes se trouvèrent aptes à laisser tomber le *i* initial, produisant à côté d'eux les simplifiés *st* et *sk*. Toute cette élaboration est extrêmement ancienne, car elle se montre parachevée au temps des *Pyr.* (*sk* fréquent, *st* plus rare; *ist* fréquent, mais seulement comme enclitique, dans la fonction même de *is* enclitique).

Indiquons, enfin, que dans le sens des éclaircissements qui précèdent et par analogie, nous arrivons sans peine à nous représenter la genèse de l'autre conjonction introductive que nous n'avons pas considérée encore, \downarrow ou \Rightarrow du N. E. On estime généralement qu'elle est une forme abrégée de *ist*⁽¹⁾, on dirait mieux, peut-être, un abrégé de ce premier abrégé *st* dont l'existence à date ancienne est connue. Mais une autre histoire est à présent possible. Ce que nous savons de *is*, *if*, « être », « étant que », transposé de sens de *i-s* « elle est », *i-f* « il est », nous permet d'induire que le suffixial parallèle de la 2^e personne fém. $\downarrow \text{ }^{\text{f}}$, aura produit de même un verbe ou conjonction *it*, « être », « étant que », simplifié en *t* de la même manière que *ist* et *isk* ont donné les formes

⁽¹⁾ GARDINER, *Grammar*, §§ 119, 243; ERMAN, *Gr.*⁴, § 464 b.

Il paraît possible d'analyser ces formes singulières et de préciser les valeurs linguistiques de leurs éléments composants. On admettra d'abord, comme à peu près évident, que 𐎧𐎧𐎧 et 𐎧𐎧𐎧𐎧 sont deux écritures d'un seul et même terme. On se trouvera alors devant une manifestation de variante purement graphique, consistant en ce que le 𐎧𐎧 final de la deuxième forme est substitué, dans la première, soit par 𐎧 simple, soit par un groupe 𐎧𐎧 dont l'unité initiale se sera graphiquement fondue, par superposition, dans le corps des 𐎧𐎧 qui précèdent; cette conversion graphique de 𐎧𐎧 en 𐎧 ou 𐎧𐎧 correspond bien à ce qu'on sait, par ailleurs, de la valeur de 𐎧𐎧 et du son particulier qu'à l'origine on l'employait à rendre, son « qui résultait, notamment, de la rencontre d'un 𐎧 avec un autre 𐎧 , avec un 𐎧 ou avec un 𐎧 ⁽¹⁾ ». On voit, dès lors, que des deux formes, c'est 𐎧𐎧𐎧𐎧 qu'il faudra considérer comme la primitive et l'originale, 𐎧𐎧𐎧 étant une sorte de contracté graphique résultant de la transcription conventionnelle du groupe terminal de l'autre forme. Et ce primitif 𐎧𐎧𐎧𐎧 nous apparaîtra comme l'expression intacte, non encore déguisée graphiquement et relativement fidèle à sa constitution structurale, dont il faut essayer de découvrir l'assemblage.

Or, ce groupe de quatre articulations est tel qu'on y verrait volontiers deux syllabes, $\text{𐎧𐎧}-\text{𐎧𐎧}$, et tout de suite, de par la valeur vocabulaire de la dernière, deux mots radicaux soudés, mais analytiquement séparables. Et le premier mot 𐎧𐎧 , selon toute apparence, ne représenterait autre chose que 𐎧𐎧 même, écrit 𐎧𐎧 , à l'origine, à cette place, puis converti en 𐎧𐎧 par l'impossibilité que rencontrait le 𐎧 , en contact avec le 𐎧 suivant ou bloqué entre deux 𐎧 , conformément à la règle phonétique et à l'usage graphique que nous rappelions tout à l'heure. Il conviendrait d'après cela de restituer, à la source étymologique, une forme composée $\text{𐎧𐎧}-\text{𐎧𐎧}$, dont on voit immédiatement l'exacte correspondance avec la forme similaire 𐎧𐎧𐎧𐎧 de la langue classique ⁽²⁾.

Ces introductifs en « être » redoublé, qui ne semblent pas comporter de nuance intensive, ne sont pas non plus de simples superpositions pléonastiques; ils constituent une forme spéciale d'affirmation que l'on expliquera en traduisant : « il y a qu'il est . . . ». Cette interprétation s'éclaire plus vivement et se

⁽¹⁾ ERMAN, *Gr.*⁴, § 97.

⁽²⁾ Cet introductif *iw wn* est suivi du sujet N, comme *ij iw* (= *iw iw*) même, ou bien ouvre

des phrases directes d'autres formes, ou encore des circonstancielles; voir GARDINER, *Grammar*, §§ 107, 467, 468.

fortifie lorsqu'on observe le parfait parallélisme de 𐤁𐤍𐤏 avec l'expression opposée 𐤁𐤍𐤏 « il n'y a pas qu'il est », dans toutes les fonctions syntactiques⁽¹⁾.

L'opposition de ces deux expressions symétriques, *iw wn* affirmatif et *n wn* négatif, met en clarté l'opposition des vocables élémentaires *iw* et *n*, dans l'emploi « il y a » et « il n'y a pas ». L'observation est d'un intérêt très grand lorsqu'on relève que la même opposition de *iw* et *n*, en conditions extrêmement semblables, est mise en œuvre dans une phrase des *Pyr.* où paraît 𐤁𐤍𐤏 et que nous n'avons point citée encore :

Pyr. 890 : $\text{𐤁𐤍𐤏} [N] \text{𐤁}$ — $\text{𐤁𐤍𐤏} [N] \text{𐤁}$ — 𐤁𐤍𐤏 ⁽²⁾ « N n'est point sur la terre, N est au ciel » ;

car s'il est vrai, comme nous l'expliquons, que cette écriture en *i* multiple soit pour 𐤁𐤍 — 𐤁𐤍 étymologique, on voit se balancer exactement, comme font ailleurs *n wn* et *iw wn*, ici de même *n iw* et *iw iw*, « il n'y a pas être » et « il y a être ».

Observons, à la rencontre, que le *n iw-f* qui apparaît ainsi aux *Pyr.* est celui même que l'on connaît bien au M. E., écrit en 𐤁𐤍 et plus souvent en 𐤁𐤍 , dont Gunn penche à croire que *n* négatif et *iw* verbe y sont entrés en soudure, à une date ancienne, donnant un mot unique *njw* qui a le sens du négatif simple et se substitue librement à ce *n* simple dans le plus grand nombre des fonctions syntactiques⁽³⁾. On arrive à concevoir, par analogie,

⁽¹⁾ Le négatif *n wn* porte le sujet N comme *iw wn*; l'une et l'autre forme introduisent les mêmes phrases directes ou circonstancielle. Voir pour tout cela GUNN, *Studies*, p. 122-124; on y trouvera également noté (p. 123) l'emploi de *iw n wn* « étant qu'il n'est pas que soit... », pour introduire une circonstancielle.



⁽²⁾ En variante avec la rédaction moins symétrique $\text{𐤁𐤍} \text{𐤁}$ — $\text{𐤁𐤍} [N] \text{𐤁}$ — 𐤁𐤍 .

⁽³⁾ GUNN, *Studies*, p. 172-173. — *Notes additionnelles* :



I. A propos de *iw wn* et de ses emplois, Gardiner a noté (*Grammar*, § 107, 2) que *iw* n'avait point place après certains mots comme les conjonctions 𐤁 et 𐤁 , et le négatif 𐤁𐤍








Il semble y avoir méprise en ce dernier point, d'après *n iw-f* bien connu.





II. Si le complexe verbal $\text{𐤁𐤍} \text{𐤁}$ *njw* « ne pas être », a bien l'aptitude qu'on peut attendre à former l'adjectif en *-j* masc., en *-t* fém., cet adjectif « qui n'est pas » sera, au fém., 𐤁𐤍 : forme qui est effectivement celle sous laquelle l'adjectif négatif est le plus fréquemment rencontré à l'A. E., et par quoi l'ancienne lecture *njwt*, *njwjt*, récemment restaurée en opposition avec la lecture *iwjt* généralement acceptée aujourd'hui (voir M. HAMZA, *La lecture de l'adjectif relatif négatif* etc., 1929, *passim*), reçoit une confirmation remarquable. Quant à l'adjectif masc. en *-j* formé sur 𐤁𐤍 , il donnera

qu'en même temps que *n iw* son correspondant affirmatif *iw iw* a pu s'agréger en un vocable unique, celui qu'on trouve écrit  ou  dans nos textes.

III

Problème de la *notation graphique* : valeur phonétique des éléments et de la combinaison que représente le chiffrage de l'écriture; problème *phonétique* des situations, réactions réciproques et mutations des éléments, à partir d'une forme de base à reconnaître; problème *grammatical* de l'explication de cette forme primordiale, — trois questions qui se recouvrent inséparablement; nous avons essayé de définir leur position d'ensemble quant à l'expression ancienne qui vient de nous occuper. Il est maintenant d'une certaine importance, avant de quitter l'objet, de signaler que les mêmes questions, semblablement liées, se posent pour les mêmes groupements graphiques  et  lorsqu'on les rencontre, bien loin des textes des *Pyramides*, dans une vaste famille de combinaisons apparentées qui servent à écrire des noms de personnes au temps du Nouvel Empire.

Ces combinaisons forment des noms à l'état *libre* ou à l'état d'apposition terminale. Pour aller du connu à l'inconnu, nous les prendrons d'abord à l'état *libre*, et pour commencer, chez le célèbre personnage qui fut le père de la reine d'Amenhotep III, et dont le nom⁽¹⁾ est parfois écrit  même; à côté de quoi l'on inscrit immédiatement le nom m. très analogue  de la stèle V. 1 de Leyde⁽²⁾. Mais le beau-père d'Amenhotep III écrit principalement son nom , dont on rapproche  (L. 962, m.) et  (L. 933, f.); il écrit aussi , trait d'union avec la forme assez fréquente , le plus souvent f. au N. E., déjà connue au M. E. où elle est le plus souvent

, soit, conformément à la règle phonétique et graphique connue (ERMAN, *Gr.*⁴, § 97 et particulièrement § 226), , forme non moins habituelle de l'A. E. Outre la lecture générale en *n*- de l'adjectif négatif nous abou-tissons, comme on voit, à découvrir que le masc.  et le fém.  sont deux formes sœurs, directement poussées de la même souche, ce qui est assez différent de ce qu'on a

pensé reconnaître, jusqu'à ce jour, de leur histoire étymologique (voir par exemple ERMAN, *Gr.*⁴, §§ 525 et suiv.).

⁽¹⁾ LEGRAIN, *Rép. onomastique*, n^{os} 16, 17, 18, 19, 193, 194.

⁽²⁾ LIEBLEIN, *Dictionn.*, 939. Le plus grand nombre des noms de personnes qu'on va citer sont pris dans le recueil de Lieblein, et seront référés simplement à Lieblein même.

m. (L. *passim*); il écrit, plus simplement, 𐌲𐌹𐌺𐌹 et 𐌲𐌹𐌺 , dont des analogues sont, au N. E., 𐌲𐌹𐌺 (L. 939, m.) et au M. E. déjà 𐌲𐌹𐌺 (L. 131, f.); plus connu est 𐌲𐌹𐌺𐌹 , déjà au M. E. (m.), et fréquent au N. E. (f., L. *passim*).

Commençant par le *w*, on trouve à noter 𐌲𐌹𐌺𐌹 (L. 962, f.), 𐌲𐌹𐌺𐌹 (L. 1233, m.), 𐌲𐌹𐌺𐌹 , 𐌲𐌹𐌺𐌹 déjà rencontré au M. E., toujours f. (L. 228, 811, 905) et qui pourrait se référer, en certains cas, à une toute autre origine⁽¹⁾, puis 𐌲𐌹𐌺𐌹 (L. 798, m.), plus simplement 𐌲𐌹𐌺 (f.)⁽²⁾ et 𐌲𐌹𐌺 (L. 828, m.), cette dernière forme du N. E. déjà connue à l'A. E. même (L. 77, m.; L. D., II, 113).

Le *i* triple du vocable verbal des *Pyr.* paraît aussi dans le domaine des noms de personnes, 𐌲𐌹𐌺𐌹 fréquent au M. E. (L. *passim*, m. et f.), et remarquablement rencontré, entre A. E. et M. E., en composition dans un nom royal 𐌲𐌹𐌺𐌹 ⁽³⁾; semble, assez singulièrement, avoir disparu au N. E.
































Ces multiples combinaisons formées avec 𐌲 , 𐌹 et 𐌺 en tous groupements sont le plus souvent à quatre signes; et bien que la combinaison à cinq signes ou à trois signes ne soit pas rare, le caractère en quelque sorte normal du groupement de quatre ressort de la fréquence de quelques formes particulières telles que 𐌲𐌹𐌺𐌹 et 𐌲𐌹𐌺𐌹 précitées. Cette structure quadrilitère, au moins par l'extérieure apparence, est donc celle qu'il faut considérer de préférence pour déterminer la *lecture* de ce que le groupe représente. Comme il nous est apparu dans l'analyse du groupe semblable de l'époque ancienne, on penche immédiatement à scinder ce quadrilitère en deux syllabes, biconsonantiques chacune, et favorisés, ici, par une abondance documentaire qui nous a fait défaut pour le temps de l'A. E., nous rencontrons immédiatement la confirmation de cette décomposition en deux syllabes dans quelques cas des mêmes noms du N. E., écrits 𐌲𐌹𐌺𐌹 (L. 637, 667, 939, m. et f.), soit pour $\text{𐌲𐌹}-\text{𐌺𐌹}$, une fois 𐌲𐌹𐌺 au M. E. (L. 61, f.), au N. E. aussi 𐌲𐌹𐌺𐌹 (L. 807, m.). Notons la précieuse variante 𐌲𐌹𐌺𐌹 (L. 625, f.), qui écrit et sépare ostensiblement les deux syllabes, et nous sert d'intermédiaire pour accéder au groupe des




































⁽¹⁾ Le nom fréquent 𐌲𐌹𐌺𐌹 « Celle de la barque », abréviation reconnaissable de 𐌲𐌹𐌺𐌹 ou tout autre nom désignant une divinité féminine dans la barque (voir LEVY, *Theophoren Personennamen*, 1905,















p. 30), cf. SETHE dans *Ä. Z.*, 44 (1907), p. 90-91.










⁽²⁾ LEGRAIN, *Rép. onom.*, n° 202.

⁽³⁾ *Rec. de travaux*, XL, p. 198.

formes écrites avec , en première ligne   , m. et f. très fréquent au N. E. et non moins connu dès le M. E., m. et f. également. Ces formes en  sont relativement anciennes; le M. E. possède en outre    (L. 455, m.),    (L. 291, f.),    (L. 500) — en ces trois écritures il faut sans nul doute comprendre  comme  — et plus simples,     (L. 152, 326, 498) et     (L. 350, 459, m.); cette dernière semble n'être autre chose que    même que nous avons noté chez le beau-père d'Amenhotep III, et alors    est seulement une vieille manière d'écrire le  du N. E.













Avant de tenter l'interprétation des noms de toute cette famille, il convient d'observer l'emploi de certains d'entre eux en composition, comme éléments finaux de noms propres dont le terme initial est un nom autonome par ailleurs et nettement séparable. Les formes utilisées dans cette fonction sont beaucoup moins variées que les formes de noms à l'état libre, et l'on peut noter que généralement le groupe en terminaison est écrit    , ou bien, à deux lettres seulement,   ou   ⁽¹⁾; mais on y rencontre aussi, dans le type à quatre lettres,    ,    et    , dans le type à deux lettres  ,   et autres, et parfois quelques groupes à trois lettres,   ,   ,   ,   . Nous citerons :

   et    fréquents,   plus rare (LEVY, p. 10); aussi    (L. 798) et    (L. 983);


  et surtout     fréquents; aussi    (L. 846, 985);

  très fréquent; en outre     (LEVY, p. 23),     (L. 2532),    (LEVY, p. 24),     (A. Z., 44, p. 90);

  (L. 294, 541) et     (LEVY, p. 11);

   , f. très fréquent; à côté de lui    , assez connu (L. 208, 888) et parfois     (L. 644)⁽²⁾;

⁽¹⁾ Tableau d'ensemble chez LEVY, *loc. cit.*, p. 10-11.

⁽²⁾ Le radical de base , nom de personne, est aussi nom de divinité (reconnu par HOFF-

MANN, *Theophoren Personennamen*, p. 43), comme *R*, *Hw* et *Mwt* dans les composés qui précèdent.

$\overline{\text{H}} \text{H}$ très fréquent, $\overline{\text{H}} \text{H}$ et $\overline{\text{H}} \text{H}$ fréquents; en outre $\overline{\text{H}} \text{H}$ (LEVY, p. 11), $\overline{\text{H}} \text{H}$ (L. 763), $\overline{\text{H}} \text{H}$ (L. 499)⁽¹⁾;

Construits sur H etc. (L. 675, 739, m.) : $\text{H} = \text{H}$ et $\text{H} \text{H}$ (L. 192, f.);

Construits sur H : $\text{H} \text{H}$ du M. E. (m. et f.), $\text{H} \text{H}$; $\text{H} \text{H}$ (la mère de la reine d'Amenhotep III); $\text{H} \text{H}$ (m. et f.; un prince connu de la «XVII^e» dynastie); $\text{H} \text{H}$ (f.), $\text{H} \text{H}$ (m.), enfin un $\text{H} \text{H}$ (L. 678, m.);

$\overline{\text{H}} \text{H}$ (surtout m.) et $\overline{\text{H}} \text{H}$ (surtout f.) très fréquents; à côté d'eux $\overline{\text{H}} \text{H}$ assez connu (L. 553, 634, 635, f.), aussi $\overline{\text{H}} \text{H}$ (LEVY, p. 11, m.), $\overline{\text{H}} \text{H}$ (L. 724, 745, 798, m. et f.), $\overline{\text{H}} \text{H}$ (L. 740, 962, f.)⁽²⁾.

Noter, encore, pour la date, $\overline{\text{H}} \text{H}$ de la XII^e dynastie (L. 147, m.).

Quelle est la fonction du groupe à deux, trois ou quatre lettres ainsi apposé à un nom propre, nom divin dans le plus grand nombre des cas tout au moins? Levy penche à croire⁽³⁾ que $-\text{H}$, $-\text{H}$, etc., sont des écritures «syllabiques» de la *nisbe* H qui affecte le nom de base dans la forme terminée par ce groupe, forme en $-\text{H}$ qu'il faudrait donc considérer comme la fondamentale. Mais le H , à cette place, est-il bien la *nisbe* adjectivale? Sethe le conteste⁽⁴⁾, le composé grammatical qui en résulte étant impossible, morphologiquement, avec les noms terminés par une radicale forte, et d'ailleurs ce H final paraissant bien, en général, être la notation conventionnelle d'une abréviation dont le sens, dans chaque cas, est entendu par tout le monde, une sorte de chiffrage signalant l'abréviation dans un certain nombre de cas particuliers; c'est ainsi que d'après quelques identités explicitement affirmées comme celle de H avec H , ou celle de $\text{H} = \text{H}$ avec H , on

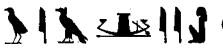
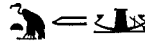
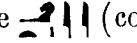
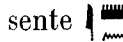
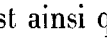
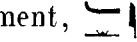
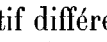




⁽¹⁾ Ce *R-* ou *Rj*, en composition avec le *Hw* connu, donne un nom propre $\overline{\text{H}} \text{H}$ (L. 861) qu'on trouve à la base de $\overline{\text{H}} \text{H}$ (L. 675) et de $\overline{\text{H}} \text{H}$ (L. 975).


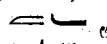
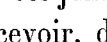
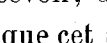
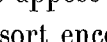
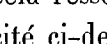
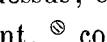
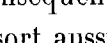

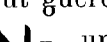
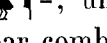
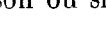
⁽²⁾ Nous verrons plus loin que ces noms en *M-* sont explicables autrement que par un

«noyau» radical de cette forme, et tout au contraire, par une construction phraséologique sur le nom H , etc., en forme libre.

⁽³⁾ LEVY, *loc. cit.*, p. 10-11.

⁽⁴⁾ SETHE, *Über einige Kurznamen des neuen Reichs*, dans *Ä. Z.*, 44 (1907), p. 87-92.



arrive à induire que  dissimule un théophore fém. de la construction , et que  (consigné à notre tableau ci-dessus) représente ; c'est ainsi que, d'autre sorte mais très certainement,  (voir notre tableau ci-dessus) sert de nom abrégé à de nombreux , de même qu'un abrégatif différemment construit, , est utilisé par plusieurs  (1). Hoffmann, plus tard, rassemblant les noms de personnes formés d'un nom divin avec  apposé(2), souligne que ces formes sont des abréviations, la chose étant prouvée par  qui est l'équivalent d'.

Il n'en demeure pas moins que d'après ces équivalences mêmes, les abrégés en  expriment une situation d'appartenance ou de dépendance logique, soit qu'ils fussent construits sur le terme attributif du théophore, *Mš-jj* « Celui de la génération », *'Int-jj* « Celle de la vallée », *Wj-jj* « Celle de la barque », *Hjt-jj* « Celui de la marche en tête », soit construits sur le nom divin initial, *'Imn-jj* « Celui d'Amon », *Mwt-jj*, *R-jj*, etc.; d'où il appert, remarquons-le en passant, que *Hw-jj* « Celui de *Hw* » et  « Voici *Hw* » représentant *Amenhotep* et *Amenemheb*, cela implique que *Hw*, dans le cas de ces noms tout au moins, est une figure d'Amon lui-même(3). Mais quel composé linguistique au juste est exprimé par ces juxtapositions *Mš-jj* ou *Mwt-jj*, nous ne le savons pas; on croit même apercevoir, dans  etc., dans , dans , où *jj* suit le déterminatif, que cet apposé est sans soudure grammaticale réelle avec le nom de base, et cela ressort encore, avec le groupe d'apposition à quatre lettres, de  cité ci-dessus, équivalent à  d'une autre écriture et dans quoi, par conséquent,  commande la finale  et non pas le nom tout entier; cela ressort aussi du très singulier  également cité, dont l'écriture ne peut guère s'expliquer qu'en séparant complètement, d'un noyau nominal , un apposé quadrilitère  intact, indemne de toute altération par combinaison ou simple superposition d'éléments arti-

(1) L'extrême fantaisie des procédés suivis dans l'abréviation des théophores, ressort assez bien du tableau de LEVY, *loc. cit.*, p. 13-14.

(2) HOFFMANN, *Theophoren Personennamen* (1915), p. 65-66.

(3) *Hw*, « commandement » etc., ou bien « aliment, substance », est quelquefois indiqué comme une propriété du Soleil originel; par

exemple : « Ô ce  qui s'est créé lui-même, qui a fait cette substance,  qui est en lui, qui a créé son père et fécondé sa mère » (*magique Harris*, III, 4-5). Il est concevable que *Hw* ait pu passer à Amon lors de la fusion divine d'Amon-Re-Hor-*ꜥhtj*, dans l'annexion générale que fit Amon de la vieille théologie solaire.

culés. On arrive à voir, par là, que pour éclairer la structure et l'interprétation du composé entier et de l'élément apposé, il n'y aura point de meilleur procédé que de prendre d'abord cet élément d'apposition, pour l'analyser, à l'état *libre*, dans les noms de personnes qu'il constitue à lui seul en si grand nombre : $\underline{\text{w}}\text{ll}_{\text{ii}}^{\circ}$ sera expliqué, s'il peut être expliqué, par la connaissance préalable du nom $\text{ll}_{\text{ii}}^{\circ}$; $\text{ll}_{\text{ii}}^{\circ}\text{ll}_{\text{ii}}$ ou $\text{ll}_{\text{ii}}^{\circ}\text{ll}_{\text{ii}}\text{ll}_{\text{ii}}$ seront expliqués par l'éclaircissement de ll_{ii} et $\text{ll}_{\text{ii}}\text{ll}_{\text{ii}}$ autonomes. Observons, à cette place, une concordance sans doute significative, consistant en ce que les composés de la forme particulière [N]- $\text{ll}_{\text{ii}}\text{ll}_{\text{ii}}$ sont extrêmement fréquents parmi ceux du même cadre, et que $\text{ll}_{\text{ii}}\text{ll}_{\text{ii}}$ est une forme très fréquente, de même, parmi les noms autonomes de la construction à quatre lettres.

Les groupements de ce type quadrilitère forment, nous l'avons vu, la grande majorité des noms de la famille; les trilitères plus rares, dont nous avons cité $\text{ll}_{\text{ii}}\text{ll}_{\text{ii}}$, $\text{ll}_{\text{ii}}\text{ll}_{\text{ii}}$, $\text{ll}_{\text{ii}}\text{ll}_{\text{ii}}$, $\text{ll}_{\text{ii}}\text{ll}_{\text{ii}}$, ll_{ii} , sont bien probablement à considérer, comme nous avons fait précédemment pour ll_{ii} des *Pyr.*, comme des réductions, graphiques ou proprement linguistiques, de quadrilitères préalables, car sur ce type quadrilitère en général, nous avons déjà observé la loi de sa résolution en deux syllabes de deux articulations chacune. Raisonnant et observant, de même, sur $\text{ll}_{\text{ii}}\text{ll}_{\text{ii}}$ des *Pyr.*, à lire en deux syllabes $\text{ll}_{\text{ii}}-\text{ll}_{\text{ii}}$, nous avons cru pouvoir restituer, à la source de cette combinaison, une forme $\text{ll}_{\text{ii}}-\text{ll}_{\text{ii}}$ constituée par le redoublement du mot «être» et signifiant, approximativement, «il y a qu'il est». Nous proposerons maintenant, considérant les quadrilitères analogues qui écrivent des noms propres au N. E. et que nous voyons déjà scindés en deux éléments, de les expliquer de la même manière, chacune des deux syllabes se référant, étymologiquement, à un mot *iw* «être», et les deux *iw* jumelés ayant réagi au contact, graphiquement ou dans leur structure phonétique même, de manière à donner naissance aux combinaisons apparemment innombrables que nous avons passées en revue. Peut-être sont-elles, quant à la réalité phonétique de ce qu'elles représentent, très peu nombreuses, et dans cette vue, l'on se rapprocherait de l'aperception de Levy, pensant que dans les formations théophores avec $-\text{ll}_{\text{ii}}$ ou $-\text{ll}_{\text{ii}}\text{ll}_{\text{ii}}$ apposés, ces groupes sont des écritures «syllabiques» d'une forme $-\text{ll}_{\text{ii}}$ fondamentale; non à coup sûr qu'il y ait lieu, dans la voie où nous sommes, de considérer $\text{ll}_{\text{ii}}\text{ll}_{\text{ii}}$ etc. comme des écritures «syllabiques» d'un

𐎎𐎎-𐎎𐎎 dont nous ignorons les réactions intérieures et réelles, mais justement il se peut que les sons ainsi produits aient présenté une particulière difficulté à la traduction graphique⁽¹⁾, et que l'extrême et fantaisiste multiplicité des écritures dérivées qui nous sont apparues, trouve dans cette situation une explication plausible.

Nous admettons donc que tous les groupements à quatre lettres de la famille de noms qui nous occupe, sont des écritures diverses, et des formes plus ou moins réellement diverses, de la combinaison vocabulaire primordiale *iw-îw*, à comprendre, quand elle est employée comme nom de personne, «étant qu'il est», ou «celui qui est en existence». D'après tout ce qui précède, cette interprétation devra être transportée dans les appellations personnelles constituées par un nom préexistant avec le groupe quadrilittère apposé, type 𐎎𐎎𐎎𐎎, et naturellement aussi dans ceux de ces derniers noms où le groupe apposé est réduit au bilitère, type 𐎎𐎎𐎎, plus normalement sans doute 𐎎𐎎, dont l'adjonction terminale se présentera comme exprimant le *iw* simple, «être». La signification de pareil nom de personne s'analysera en *y* reconnaissant une phrase *nominale* au sujet rejeté et en fonction relative, «Étant *Hw*», c'est-à-dire «Celui qui est *Hw*».

Une objection s'oppose. Pourquoi, dans cette forme, 𐎎𐎎, souvent 𐎎𐎎 ou autres, en place de 𐎎𐎎 normal? On considérera, pour répondre, que ces variantes 𐎎𐎎 et 𐎎𐎎 sont en positions morphologiques équivalentes vis-à-vis de la forme, visiblement première, en 𐎎 simple, qu'on rencontre dans la même fonction presque aussi régulièrement que 𐎎𐎎 lui-même: 𐎎𐎎𐎎 et 𐎎𐎎𐎎𐎎, 𐎎𐎎𐎎 et 𐎎𐎎𐎎𐎎, etc.⁽²⁾. Car on se rappelle que cet 𐎎 simple est la racine primordiale du vocable «être», et qu'on la trouve toute nue avec le sens verbal, devant le suffixe ou le nom sujet, dans la langue ancienne où nous l'avons examinée. Dès lors, l'infinitif *iw* «être», ne représentant point la racine même, ne peut être qu'une forme verbale construite sur la racine, et alors on arrive à apercevoir que 𐎎𐎎 *ij* pourrait être une autre forme verbale construite sur la même racine, — participiale? adjectivale? — Étendant le champ de ces inductions par hypothèse, nous arriverions vite à demander si le - 𐎎 de

⁽¹⁾ La grammaire, nous l'avons vu, note ces difficultés et leurs conséquences, en cas simi-










laire; cf. ERMAN, *Gr.*⁴, § 97.

⁽²⁾ Voir HOFFMANN, *loc. cit.*, p. 65-66.

la « nisbe » adjective générale pourrait se référer étymologiquement, lui aussi, à la racine *î*- « être ». Mais l'histoire de ces élaborations premières n'est point perceptible dans la nuit des origines de la langue.



IV

























L'information qui fait l'objet de cette étude serait incomplète si nous omettions de signaler que ce nom examiné par nous, *ij* et *ij-îw*, peut-être, sous le vêtement multiforme des écritures, a aussi la qualité d'un *nom divin*, au temps où il est en usage.



Les combinaisons variées formées avec ,  et  qui servent à écrire les noms de l'espèce, font partie d'une très vaste famille de noms de personnes qu'on peut définir par ce caractère commun que les appellations qui les constituent nous paraissent dénuées de sens, étant observé, en outre, que les Égyptiens qui en faisaient usage, à l'époque classique, semblent dans beaucoup de cas avoir complètement oublié ce que les noms avaient voulu dire : à ces « noms d'étymologie obscure » avait été appliquée, en effet, à partir du M. E. et surtout au N. E., cette méthode orthographique particulière que nous appelons l'*écriture syllabique*, et qui a pour résultat de noyer la texture du vocable énigmatique sous une accumulation d'expressions phonétiques volontairement et conventionnellement surabondantes⁽¹⁾. Ces noms incompréhensibles, outre ceux en ,  et  dont nous avons tenté l'analyse ci-avant, sont des combinaisons groupées autour d'un noyau consonantique fort ■, ou ▲, ≡, ou ≡≡, ou encore ≡, ou bien ≡, ou bien ≡, ou constitué par le redoublement de l'une de ces consonnes fortes ou l'association de deux d'entre elles ensemble, les faibles ,  et  intervenant pour être agrégées au noyau ou intercalées dans les éléments du noyau de toutes les manières et dans toutes les positions possibles. Or on a commencé, depuis une date relativement récente du travail égyptologique, d'être averti que ces noms singuliers avaient été empruntés, assez souvent, pour désigner une divinité ou pour créer une divinité nouvelle.


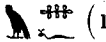











Levy, en 1905, a porté son attention sur quelques « divinités non offici-











⁽¹⁾ Voir GARDINER, *Grammar*, § 60 et p. 431.

















elles⁽¹⁾, savoir le dieu  connu depuis longtemps,  qu'on sait bien être une désignation de Hathor, et trois personnes divines nouvelles :

1.                        

autres),  très fréquent m., en combinaison le bien connu  de Thèbes (*Urk.* IV, 520 et suiv.).

Hoffmann a tiré en lumière, en même temps que *'Ippj*, une autre divinité très inconnue *'Ihj*, dans  de l'A. E., et une autre encore, sans doute féminine, dans  (m.) du M. E., construit sur le nom généralement f., comme nom de personne, qui est écrit  ou  au M. E., et au N. E., le plus souvent, , etc., ou , , etc., sous les vêtements habituels. Ajoutons que la déesse Tj se rencontre encore dans divers composés,  (f.),  (m., L. 473),  (LEGRAIN, *Rép.*, 606, 607); écrite *Tw* dans  (L. 310, f.), *'Ihj* dans  (*LD*, II, 144 i, f.) et  (L. 371, f.).

Ajoutons aussi que c'est le même nom de personne *T-*, bien probablement, qu'on rencontre très fréquemment sous les écritures « syllabiques »  (surtout au M. E., en extinction progressive au N. E.) et  (N. E.), et que sous ces voiles encore on saisit la qualité divine qui est attribuée au nom, dans les compositions  (Louvre C. 27, M. E.),  de la « XVII^e dynastie »,  (Leyde V. 106),  et  « *T-* à moi »,  de la figure légendaire bien connue, et toutes autres;  (L. 383),  (L. 635).

D'autres « incompréhensibles » de provenance radicale différente manifestent, de même, une aptitude à désigner quelque divinité, tels , nom de personne très fréquent, qu'on trouve en des composés comme  (L. 880) et  (L. 677, 985), et  ou , déjà noté par nous, comme nom de personne, dans ses compositions , , , etc.; ce dernier nom se rencontre, avec la qualité divine, dans le composé fréquent , et de même, avec la forme radicale redoublée, dans  (Caire 20322),  (Caire 20080) ou  (L. 412) du M. E. Mentionnons d'autre part encore, construit sur *š*, un nom divin  qui forme des composés tels que  (L. 308),  (L. 293, 338),  (1).

Cet aperçu rapide et bien incomplet d'une documentation sur les noms divins qu'on relève dans la foule de toutes ces formes singulières, était néces-

(1) ENGELBACH dans *Ann. du Service*, XXII (1922), p. 115, 137.

saire pour que sans surprise nous vissions paraître, en qualité divine, les noms de formation *i*, *ij*, etc., à syllabe unique ou syllabe double qui nous intéressent principalement ici. Les voici, dans les combinaisons $\text{||}\text{v}\text{♀}$ du M. E. (L. 374, m.), $\text{||}\text{||}\text{v}\text{♀}$ du très ancien M. E. (cité au paragr. III ci-avant), « N éminent (?) », $\text{♀}\text{||}\text{||}\text{v}$ (LEGRAIN, *Rép.*, 265) « c'est lui N », $\text{||}\text{||}\text{v}\text{♀}$ et $\text{||}\text{||}\text{v}\text{♀}$ (L. 939, m. et f.) « N grand », $\text{||}\text{||}\text{v}$ (L. 733, m.) « fils de N », enfin, très abondamment attestée, au N. E., $\text{||}\text{||}\text{v}$ ou $\text{||}\text{||}\text{v}\text{||}$ (formes habituelles, f.), parfois $\text{♀}\text{||}\text{||}\text{v}$ (L. 1169, f.), $\text{♀}\text{||}\text{v}\text{||}$ (L. 723, f.), $\text{♀}\text{||}\text{||}\text{v}$ ou $\text{||}\text{||}\text{v}\text{♀}$ (L. 740, 962, f.), $\text{||}\text{||}\text{v}\text{||}\text{||}$ (L. 724, 745, 798, m. et f.), $\text{||}\text{||}\text{v}$ (forme très habituelle m. et f.), $\text{♀}\text{||}\text{||}\text{v}$ ou $\text{||}\text{||}\text{v}\text{♀}$ (L. 786, 939, 955, 984, m.).

Cette phrase en $\text{||}\text{||}\text{v}$, que nous avons déjà rencontrée plusieurs fois avec d'autres noms divins et construite de même, est à comprendre, le plus probablement et très simplement, « voici N », ♀ et $\text{||}\text{||}\text{v}$ du N. E. étant deux écritures équivalentes qui représentent le vocable $\text{||}\text{||}\text{v}$ ou $\text{||}\text{||}\text{v}$ de l'époque ancienne, *m*, sorte d'impératif « vois », « viens » ou de sens analogue⁽¹⁾. On interprétera de même, au M. E., le nom assez fréquent $\text{||}\text{||}\text{v}\text{♀}$ « voici le bien portant » ou « celui qui est bien portant, voyez », à côté de quoi l'on trouve, une fois, le déjà cité $\text{||}\text{||}\text{v}\text{♀}$ « voici T- » ou « T-, voyez »; puis les noms du N. E. qui ont été pris en note, ci-avant, en différentes places : $\text{||}\text{||}\text{v}$ très fréquent, quelquefois $\text{♀}\text{||}\text{||}\text{v}$, aussi $\text{||}\text{||}\text{v}\text{♀}$; le $\text{||}\text{||}\text{v}$ ainsi écrit d'habitude, rarement $\text{||}\text{||}\text{v}\text{♀}$; enfin $\text{||}\text{||}\text{v}\text{||}\text{||}$ et $\text{||}\text{||}\text{v}\text{♀}$. A observer qu'il faut comprendre autrement, sans doute, dans le cas de plusieurs théophores de l'A. E. où $\text{||}\text{||}\text{v}$ intervient dans une phrase analogue d'apparence : $\text{||}\text{||}\text{v}\text{♀}$, $\text{||}\text{||}\text{v}\text{♀}$, $\text{♀}\text{||}\text{||}\text{v}$ ⁽²⁾, à lire, le plus probablement, avec *m*^c ou *m-dj*, « vivant par l'action de Ptah, ... de Re, ... de Sokaris ». Rapprochons encore de ces composés l'autre nom $\text{♀}\text{||}\text{||}\text{v}\text{||}$, où les mots sont présentés dans leur ordre véritable; il ressemble aux précédents par la forme extérieure, mais paraît vouloir être interprété de manière un peu différente : « vie en la possession⁽³⁾ de [son] Double ».

⁽¹⁾ Cf. *Wörterbuch*, II, p. 4-5.

⁽²⁾ *M-dj*, voir *Wörterbuch*, II, p. 176-177.

⁽³⁾ Références chez HOFFMANN, *loc. cit.*, p. 1-2.

V

Parmi les constructions de signification perdue ou cachée que nous avons ainsi passées en revue, il est une forme générale au moins qui se prête à une tentative d'explication par l'étymologie, celle qui fait l'objet principal de cette étude, la forme monosyllabique ou dissyllabique du type *ij* ou *ij-ij*, dont nous avons essayé de montrer qu'elle se réfère à des radicaux *ij* et *iw* construits sur la racine *i* «être», et que les noms de personnes que cette forme constitue ont tous la même signification d'«être», «Celui qui est». Or on se rend compte que cette signification première est commune à d'autres familles de noms tout aussi vastes, que nous avons entrevues, chemin faisant, en quelques-uns de leurs individus, évoqués pour la qualité de noms divins que ces noms d'hommes sont aptes à prendre en plus de leur courant usage. Ces familles sont celles des noms formés sur les racines *p*, *t* et *n*.

1° A propos de $\text{p} \text{p}$, $\text{p} \text{p} \text{p}$, $\text{p} \text{p} \text{p}$, $\text{p} \text{p} \text{p}$ divins, nous avons jeté un coup d'œil sur la nombreuse espèce ramifiée autour du noyau *p*, qu'on voit presque à nu en p , $\text{p} \text{p}$, $\text{p} \text{p} \text{p}$ d'A. E. et M. E., $\text{p} \text{p}$, $\text{p} \text{p}$, etc., du N. E., qui est redoublé en $\text{p} \text{p}$, $\text{p} \text{p} \text{p}$ d'A. E. et M. E., $\text{p} \text{p} \text{p}$ à partir du M. E., p , $\text{p} \text{p}$ etc. du N. E. On remarque dans cet ensemble la forme *pw*, celle de l'infinitif habituel «être»; tandis que la forme adjectivale *pi* construite sur la racine fait défaut, au moins à l'état isolé.

2° Dans l'espèce développée autour du noyau *t*, où nous avons reconnu une déesse sous le nom de femme t , $\text{t} \text{t}$, $\text{t} \text{t} \text{t}$, $\text{t} \text{t} \text{t}$, ou t , ou *T*-représenté par de complexes écritures «syllabiques», d'autres noms paraissent sous les formes $\text{t} \text{t}$ (A. E.), $\text{t} \text{t}$ et $\text{t} \text{t} \text{t}$ (M. E. et N. E.), $\text{t} \text{t} \text{t}$ etc. (N. E.); avec radical redoublé $\text{t} \text{t}$, $\text{t} \text{t}$, etc. (A. E., M. E.), $\text{t} \text{t}$, $\text{t} \text{t} \text{t}$, etc. (N. E.). L'infinitif *tw* «être» et la forme adjectivale *tj* construite sur la racine même paraissent là, comme on voit, à l'état isolé, et mis en valeur pour le mieux comme représentant la divinité de cette forme vocabulaire.

3° Le noyau *n* est une racine «être», comme *p* et *t*⁽¹⁾; l'infinitif «être» qui est formé sur elle se présente, non dans la composition *nw*, mais *wn*, w .

(1) Cf. LORET, *Manuel*, p. 52-53, 101.

Les noms de personnes construits sur la racine, assez peu nombreux d'abord, nw , pw , tw (A. E.), nw , pw , tw (M. E., N. E.), deviennent très abondants au N. E., nw , pw , tw , etc., nw , pw , tw , etc., nw , pw , tw , etc., — rappelons nw , pw et tw , formes que nous avons rencontrées comme écrivant le nom d'une divinité, — aussi nw , pw , etc.; avec le radical redoublé nw , pw , tw (M. E.), nw , pw , tw , etc., parmi quoi nous noterons l'intéressant composé nw , et aussi pw et tw .

La forme *nw*, correspondante des infinitifs *pw* et *tw*, figure bien dans cette famille de noms à toute époque, remarquablement écrite nw etc., comme le vieux démonstratif construit sur *n*; et ainsi se trouve complété pour les dérivations de *n*, rapprochées de celles de *p* et *t*, un parallélisme que le manque d'un infinitif verbal *nw* avait apparemment laissé inachevé. Nous voulons dire qu'avec la série des démonstratifs anciens, *pw*, *tw*, *nw*, écrits pw (p , t), nw (p , etc.), nw , mieux qu'avec la série des infinitifs verbaux construits moins uniformément, des formes simples et parallèles de noms dérivés des racines *p*, *t*, *n* se montrent en concordance.

Pour la compréhension de la nature de ces noms propres, cela revient absolument au même, car le démonstratif *pw*, *tw*, *nw*, en ses trois formes, procède directement des trois racines «être». Notre maître Loret, il y a longtemps déjà, a clairement énoncé⁽¹⁾ ce phénomène de dérivation sémantique, et induit qu'à l'origine, des trois verbes «être» qui sont à son point de départ, *p-* devait n'avoir existé qu'au masc., *t-* au fém. et *n-* au pluriel (coll. ou neutre), bien que de très bonne heure, les trois formes dussent se voir étendues à tous les genres. A cela nous venons ajouter, aujourd'hui, que sur ces trois mêmes racines d'*existence* qui ont donné les démonstratifs, se sont construits très anciennement des noms de personnes, extrêmement nombreux et fréquents, qui tous signifient «celui qui existe», avec l'insistance du redoublement de la racine : «celui qui est en existence». Et à côté de ces formes radicales *p*, *t*, *n*, dans l'exercice d'une fonction génératrice identique, nous rangeons la quatrième forme de «être», celle de la racine *i*, dont *ij* et *iw* sont

⁽¹⁾ LORET, *Manuel*, p. 52-53.

les constructions les plus simples, qui n'a point donné de démonstratif, mais a produit des noms de personnes « Qui existe » ou « Être existant », avec la même abondance et la même facilité que les trois autres.

Et nous avons constaté, enfin, que ces quatre formations de noms de personnes en « Être », sur des radicaux construits avec *p*, *t*, *n* et *i*, se montraient particulièrement aptes à la fonction de désigner des personnes divines. Cette propension à transposer une simple qualification d'*existence* en un nom de divinité ne sera pas sans intérêt, à coup sûr, pour qui cherchera à se rendre compte de la nature et de l'élaboration de l'idée de divinité aux origines.

RAYMOND WEILL.